

Des instants entre parenthèses

Si l'art existe c'est certainement grâce à cette frénétique quête de l'extraordinaire, par laquelle l'être humain cherche depuis toujours à outrepasser son quotidien et à émerveiller sa vie. Paradoxalement, c'est justement ce quotidien banal, ordinaire, qui inspire l'art. Car l'extraordinaire n'existe pas sans l'ordinaire. Et ce qui manque à l'un est précisément l'objet de désir de l'autre. L'extraordinaire et l'ordinaire sont les deux pôles d'un seul espace dans lequel s'accumulent, flottent et se chevauchent des instants fades, mais parfois insolites, anodins et si souvent mémorables, sans importance et pourtant miraculeux, tous destinés à donner un sens et une valeur à notre existence.

Par l'exposition Des instants entre parenthèses, ce sont ces moments, à la fois si ordinaires et si exceptionnels, qu'évoquent Éveline Boulva et Sophie Privé. Par le ricochet de deux intentions et à travers deux thématiques distinctes et éternelles (le paysage et le portrait), ces deux artistes et amies de longue date cherchent conjointement à réfléchir le dessin et sa temporalité délicate. C'est plus précisément par l'interaction entre le dessin et la peinture dans un processus où la fabrication de l'image (qui découle depuis les recherches initiales en grande partie de l'usage de la photographie numérique) que Boulva et Privé nous confrontent avec une extrême complexité du processus de réminiscence.

Concrètement, il s'agit d'un travail dans lequel l'image initiale subit une transformation grâce au tracement des projections des photographies ou des maquettes sur les tableaux. Et c'est l'étoffe documentaire de l'image photographique qui oblige l'artiste à contrôler la spontanéité de son dessin sans jamais perdre sa force expressive. Évidemment, ce processus invite à une réflexion sur la conception de la temporalité dans l'image, sur sa présence symbolique dans différents médiums et conséquemment sur la complexité des références culturelles et iconographiques que cette temporalité peut évoquer en s'inscrivant dans une configuration visuelle.

Dans un dialogue bouleversant entre le vrai et le faux, entre la séquence et la totalité, l'absence et la présence, la perte et la conservation, entre la multiplication des instants et leur superposition dans un bloc espace-temps, la photographie et la peinture agissent dans ce travail non seulement comme deux médiums, deux techniques distinctes, qui assurent le processus de médiation entre des réalités temporelles et visuelles différentes (l'une documentaire et l'autre fictive, l'une indicielle et l'autre investie), mais aussi comme un seul et unique geste grâce auquel l'art et la vie sont mis dans une circularité métaphorique constante. C'est justement ce processus qui devient un point d'ancrage et un élément fusionnel des deux corpus qui, malgré un questionnement commun, manifestent aussi de nombreuses spécificités.

Ainsi, dans le travail de Sophie Privé, la narrativité fixée dans un moment quotidien, urbain et banal (la rencontre entre amies sur une terrasse ou la représentation de différents personnages, y compris celle de sa propre existence par le biais d'un autoportrait) devient le prétexte d'une réflexion complexe sur des temporalités différentes : l'une historique et éphémère (celle de l'homme) et l'autre plutôt symbolique (celle de la peinture) qui est fatalement figée en une marche éternelle dans le temps. Superposées dans un seul espace, celui d'un tableau, ces deux temporalités nous forcent à reconnaître notre propre instabilité troublante. Ce qui, toutefois, nous touche particulièrement dans cette production c'est la transparence vibrante des images qui, à la manière de vitraux gothiques, nous confrontent, par la force de leur symbolique agissante, à une véritable topologie du banal dont la puissance poétique est affirmée par l'acte même de la création. Contrairement à cette démarche, le travail d'Éveline Boulva, qui porte exclusivement sur le paysage, affirme un processus de fragmentation de la réalité. Ici, la vulnérabilité du moment actuel de la vie quotidienne est superposée à une décontextualisation de la temporalité dans la peinture ou plus largement dans l'image. À travers l'écran symbolique de la peinture, l'œuvre de Boulva révèle, d'une manière très forte et surprenante, deux étendues hors de toutes spéculations historiques : la durée de l'image et celle du paysage. Par la spécificité plastique de l'image, dans un rapport phénoménologique et immédiat avec ce qui est devant notre regard, nous

pénétrons dans un instant tragiquement morcelé et pourtant si total, immense et éternel. Car un paysage est toujours transparent et différent de ce qu'il présente. Pour nous, il est sans doute le repère d'un moment très précis et en même temps, paradoxalement, seulement une image hors de toute temporalité. Il n'est qu'une mesure visible de notre passage. Avant tout, parce que la temporalité de l'homme, à la différence de celle d'un paysage, n'a ni stabilité ni avenir, mais uniquement la nécessité de la disparition.

Cependant, plus que tous ces propos existentiels ou sociologiques, ce sont la limite matérielle du dessin et l'organisation de son espace intime et spécifique qui nous touchent dans *Des instants entre parenthèses*. Cela va de soi puisque la grande force de cette production réside dans sa capacité de nous ramener à ce qui est l'essence de la peinture, à ce que l'on peut, je crois, formuler comme une pulsation intime, authentique et significative. Éveline Boulva et Sophie Privé nous rappellent ainsi qu'il est toujours inutile de chercher le sens de l'œuvre à l'extérieur de ce que sa simple présence peut nous révéler dans un instant d'émerveillement qui est, peut-être, l'art.